

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 1 (1879)
Heft: 7

Artikel: La situation dans l'Ouganda
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-131324>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

démontrés par les faits, viennent apporter au gouvernement français la récompense que mérite son intelligente initiative.

LA SITUATION DANS L'UGANDA

Tout le monde se rappelle l'enthousiasme avec lequel Stanley fut reçu dans l'Ouganda, lorsque, en mars 1875, il y arriva pour continuer l'exploration du Victoria Nyanza commencée par Speke, le bon accueil qu'il reçut du roi, et l'espoir qu'il conçut de le voir bientôt, lui et son peuple, embrasser le christianisme. Sur les recommandations instantes de l'explorateur, pour qu'une mission à la fois religieuse et commerciale fût fondée dans l'Ouganda, la « Church missionary society » y envoya en 1877 le Rév. Wilson, auquel elle adjoignit bientôt M. Mackay. Ayant l'intention de faire apprendre des métiers aux indigènes, elle expédia en même temps dans l'Ouganda le matériel nécessaire pour établir des forges, des scieries, etc. Les espérances étaient si belles qu'un renfort de trois missionnaires fut envoyé à MM. Wilson et Mackay, dont l'influence sur Mtéza permettait de croire le pays ouvert à la civilisation et au christianisme, puisque le roi défendait aux habitants de l'Ouganda de faire du commerce avec les Arabes trafiquants d'esclaves, imposait le repos du dimanche, discutait même avec ses dignitaires et M. Mackay la question de la polygamie (Voir n° 4, p. 66).

Les perspectives ouvertes par ces bonnes dispositions du roi stimulèrent le zèle de l'Église romaine. A la fin de l'année dernière, Mgr Lavignerie, archevêque d'Alger, envoyait à son tour dans l'Ouganda cinq missionnaires français. Les *Missions catholiques* nous apprennent qu'arrivés en février à Kadouma, sur la rive méridionale du lac Victoria, ils doivent députer à Mtéza deux des leurs, le P. Lourdel et le Fr. Amance pour s'assurer de l'accueil que la mission recevra de lui. Le projet de ces délégués est agréé par le roi, qui promet de leur fournir des pirogues pour aller chercher les missionnaires restés au sud du lac et les ramener à Roubaga avec leurs bagages.

Malgré les divergences religieuses qui séparent les représentants des deux confessions, leurs rapports sont empreints de courtoisie. Au passage des prêtres romains dans l'Ouyouy, où le chef ne veut pas leur donner l'hospitalité dans le lieu où il réside, deux Anglais, membres des missions protestantes, les tirent d'embarras en leur indiquant un village qui les recevra ; l'on fait échange de visites et de cadeaux ; les catholiques font

passer leurs lettres à la côte par les protestants qui, de leur côté, prient les partants de se charger d'une lettre pour M. Mackay. Dans l'Ouganda les relations entre ces chrétiens de dénominations différentes paraissent également avoir été bonnes.

Ce n'est donc pas aux missionnaires qu'il faut attribuer la cause du changement qui s'est produit dans ce royaume, changement tel que M. de Hanzal, agent consulaire à Khartoum, écrit au commencement de novembre à Mgr Comboni, vicaire apostolique de l'Afrique centrale, une lettre où se trouve le passage suivant : « S. E. Emin bey, gouverneur du fleuve Blanc et de l'Équateur, me charge de vous annoncer que les missionnaires français de l'Algérie sont depuis deux semaines à Roubaga. Il pense que ces missionnaires ne pourront pas y rester longtemps, Mtésa n'aimant point les étrangers. Les missionnaires anglais ont dû quitter l'Ouganda, et ils sont attendus depuis une vingtaine de jours à Lado. » D'autre part, le *Church missionary intelligencer and record*, tout en exposant les difficultés de la situation, ne la présente pas sous un jour aussi défavorable. Tout n'est pas parfaitement clair dans les causes qui l'ont produite ; essayons cependant d'exposer les faits.

Le 14 février, MM. Lichtfield, Felkin et Pearson arrivaient à Roubaga, porteurs d'une lettre de lord Salisbury ; le lendemain ils étaient admis auprès du roi ; Mtésa, impatient de les voir, les recevait avec de grands honneurs, se disait très heureux de leur arrivée, agréait leurs présents, et faisait la remarque que les Arabes ne lui en donnaient jamais de pareils ; il témoignait également sa satisfaction des lettres de lord Salisbury et de la « Church missionary society » et pourvoyait du nécessaire les nouveaux arrivés. Mais les missionnaires trouvent le roi malade depuis de longs mois, et entouré de dignitaires avec lesquels il commente à voix basse les documents présentés. M. Felkin étant médecin, Mtésa le fait appeler l'après-midi du même jour, le consulte, lui promet de suivre ses ordonnances, tout en lui demandant, à cause des grands et du peuple, d'apporter lui-même les remèdes ; ce à quoi M. Felkin consent. En effet, le lendemain, il se rend au palais avec le nécessaire, accompagné de MM. Mackay et Wilson, et, pour écarter tout soupçon de poison, il fait prendre d'abord les remèdes à M. Mackay. C'était un dimanche ; le service religieux se fait devant le roi, M. Wilson lisant les prières auxquelles Mtésa et l'assistance répondent *Amen*. Après une lecture de la Bible et une courte explication, les missionnaires se retirent pour ne pas causer au roi une trop grande fatigue. M. Felkin est présenté à quel-

ques-uns des fonctionnaires et au premier ministre qu'il trouve charmant. Les enfants se pressent autour de M. Mackay, qui s'est voué à leur instruction et a gagné leurs cœurs.

Tout semble aller au mieux ; toutefois les Anglais ont déjà l'impression qu'ils rencontreront une forte opposition auprès de ceux qu'ils nomment les Arabes, et qui ne sont pas des Arabes pur sang mais, comme le dit M. Mackay, une bande de trafiquants de demi-caste. Le P. Lourdel, avant d'arriver, avait le même pressentiment. Il écrit à l'archevêque d'Alger, qu'il a évité tout rapport avec eux, parce que, « les Arabes n'aiment pas les Européens, redoutant, avec l'abolition de l'esclavage, la perte de leurs profits. »

Quoi qu'il en soit, l'opposition soupçonnée demeure à l'état latent. Elle se contient encore à l'arrivée des Français et lors de la rencontre, chez le roi, des missionnaires des deux confessions ; mais le soir même elle se manifeste d'une manière violente. Le P. Lourdel ayant témoigné le désir d'avoir un entretien avec les Anglais, ceux-ci l'invitèrent à dîner, et, pour qu'il ne fût pas embarrassé à trouver le chemin de leur demeure, ils le firent chercher par deux garçons porteurs d'une lettre ; mais ni M. Lourdel, ni ceux qui devaient le ramener ne parurent ce soir-là ; ces derniers avaient été saisis par des esclaves de Mtésa, dépouillés d'une partie de leurs vêtements, liés malgré les efforts du P. Lourdel pour empêcher ces mauvais traitements, et jetés pour la nuit dans des huttes séparées. L'un d'eux, ayant coupé ses liens avec les dents, s'échappa et vint annoncer l'événement aux Anglais, qui firent les démarches nécessaires pour obtenir que l'autre fût relâché.

Quelques jours plus tard, apprenant que les Français sont malades, MM. Mackay et Lichtfield vont les voir et leur offrir des soins médicaux, mais ils trouvent leur demeure entourée de 30 à 40 Wagandas, armés de lances et de haches, qui menacent de les tuer s'ils avancent, et cela par ordre du roi, disent-ils. Et quand les missionnaires se rendent auprès de Mtésa et demandent des explications au sujet de cette attaque, le roi ne répond pas directement à la question : il ne désire pas que les hommes blancs soient tués, mais ne dit pas si c'est par son ordre qu'ils ont été empêchés d'entrer chez les Français. Le P. Lourdel, de son côté, enfermé dans sa hutte, a reçu du roi l'ordre de ne pas se rendre chez les Anglais et de ne pas quitter sa demeure. Enfin, le 6 mars, quand les Anglais reviennent au palais pour recevoir une réponse au sujet de griefs exposés dans une lettre au roi, ils y trouvent deux nègres de Zanzibar, porteurs de lettres et de livres pour M. Wilson, de la part de

M. A. Smith et du D^r Kirk, qui écrivait aussi à Mtésa une lettre en arabe. Les Arabes qui étaient présents la traduisent ; elle porte qu'aucun Anglais n'est allé dans l'Ouganda de la part de la reine, ni muni de lettres du gouvernement anglais. Il n'en faut pas davantage pour que l'on injurie les Anglais, et que l'on conteste l'authenticité de la lettre de lord Salisbury. Mtésa, dont les missionnaires réclament l'intervention, abonde dans le sens de son entourage et des Arabes, qui reprochent aux Anglais de n'être venus que pour causer des troubles et du désordre, après avoir bouleversé toute la côte. MM. Pearson et Felkin ont beau rappeler qu'ils ne sont venus qu'à la demande du roi, non pour gagner de l'argent, mais pour lui faire du bien à lui et à son peuple, Mtésa ne se rend pas ; et quand les dignitaires et les Arabes lui proposent de tuer les missionnaires, en disant qu'il n'en résultera rien, Mtésa se borne à dire : « attendez un peu. »

La situation des Anglais devient réellement périlleuse ; ils apprennent que les soldats veulent les tuer et n'attendent pour cela que l'ordre du roi. Bientôt ils arrivent à la conviction que le bien de la mission exige qu'ils s'éloignent du pays pour quelque temps. Ils en demandent l'autorisation à Mtésa qui ne l'accorde qu'à deux d'entre eux, chargés par lui de porter à la reine une lettre en réponse à celle de lord Salisbury. Mais, à peine a-t-il donné cette permission, qu'il change d'idée et se répand en reproches sur ce qu'emportent les missionnaires, sur le peu qu'ils ont fait ; il réclame de nouveaux présents et finit par leur refuser les porteurs nécessaires pour leurs bagages. Les prêtres français ont également à souffrir de ces irrésolutions du monarque : un jour le P. Lourdel croit pouvoir aller à Kaghéhyi pour y chercher ses compatriotes ; à quelques jours de là, il ne sait plus s'il pourra partir. Cependant, le 20 avril, le Fr. Amance part de Roubaga sur le bateau des Anglais, dont les gens du roi se sont violemment emparés, et le 14 juin l'on apprend que les prêtres romains sont arrivés à Mtebbi, après que le bateau qui les portait a fait naufrage sur la côte de l'Ouzongora.

On s'expliquerait peu un tel changement chez un roi naguère si favorable à la mission, sans les éclaircissements fournis par M. Felkin avec lequel il avait des moments d'épanchement et qui, dans son journal, absout les prêtres romains de toute animosité et de toute injustice à l'égard de la personne des missionnaires protestants. Il en ressort que, malade comme il l'est, Mtésa se laisse conduire par ses vassaux. Fatigués de lui, ceux-ci ne seraient pas fâchés qu'il mourût. Leurs dispositions à l'égard des missionnaires ne sont pas meilleures. « Jamais, leur disent-ils, nous n'avons

approuvé la venue des hommes blancs, et si nous avions pu faire ce que nous voulions, ni Speke, ni Grant, ni Stanley, ni vous, n'auriez obtenu l'autorisation de venir dans l'Ouganda. » M. Mackay surtout est l'objet de la haine des Arabes. Le sang n'a pas été versé, mais défense a été faite au peuple, sous peine de mort, de visiter les missionnaires anglais.

Dans ces circonstances, on comprend que ceux-ci aient cru de leur devoir de quitter momentanément le pays ; toutefois leur départ aurait été impossible, sans un faux bruit qui se répandit dans l'Ouganda au commencement de mai, et d'après lequel les Égyptiens auraient construit une station entre Mruli et Roubaga. On se rappelle la crainte qu'éprouve Mtésa à la vue des tendances envahissantes de l'Égypte. Les missionnaires profitèrent des appréhensions qu'il ressentit, pour lui proposer d'envoyer deux ambassadeurs en Angleterre et une députation à Gordon pacha ; M. Felkin accompagnerait cette dernière, tandis que M. Wilson se rendrait à Londres avec les représentants du roi. Cette idée fut accueillie avec empressement par Mtésa et bientôt mise à exécution. En effet, M. Felkin a déjà pu partir le 7 mai ; le 1^{er} juin il atteignait Mruli et s'avancait ensuite jusqu'à Foweira, où il se proposait d'attendre M. Wilson ; mais Emin bey l'ayant appelé à Fatiko, il s'y est rendu et y est arrivé le 7 juillet. M. Wilson n'a pu se mettre en route que le 14 juin, et le 26 il était à Mruli, d'où est datée sa dernière lettre.

Quoique la situation ne soit pas demeurée sans danger pour MM. Pearson, Mackay et Lichtfield, restés dans l'Ouganda après le départ de leurs collègues, on peut espérer qu'elle est moins critique qu'elle ne le paraissait en avril, et qu'ils n'ont point été obligés de quitter le pays.

Quoi qu'il en soit, le comité de la « Church missionary society » a écrit à Lord Salisbury pour l'informer des faits et réclamer l'appui du gouvernement, afin de dissiper le malentendu auquel a donné lieu la lettre du D^r Kirk. Il a été fait droit à cette requête. Le D^r Kirk a reçu, par télégramme, l'ordre d'écrire au roi Mtésa que le gouvernement de S. M. avait réellement remis des lettres aux missionnaires qui se sont rendus dans l'Ouganda. En outre, le consul général d'Angleterre en Égypte doit demander au gouvernement égyptien que toutes facilités soient accordées, à leur passage, aux envoyés du roi Mtésa, que l'on annonce être en route pour l'Europe.

Si la situation est moins périlleuse qu'en avril, il ne faut pas se dissimuler que la mission a maintenant à compter avec une opposition qui, pour être désarmée momentanément, n'en cherchera pas moins de nouvelles occasions de ressaisir son influence. Toutefois, n'oublions pas que

pendant deux ans l'Évangile a été fidèlement et assidûment prêché dans l'Ouganda ; que les missionnaires ont appris à connaître le peuple et la langue du pays ; qu'un nombre considérable de jeunes élèves savent lire en souhaéli, et que plusieurs personnages influents y ont fait des progrès ; que des vocabulaires ont été recueillis par les soins de MM. Wilson et Felkin, qui ont traduit en luganda la prière dominicale et l'ont fait imprimer. Aussi, alors même que le travail devrait être suspendu pendant quelque temps, ne doit-on pas douter que l'Ouganda ne devienne un jour le champ d'une mission prospère.

DÉCOUVERTE DES SOURCES DU NIGER

Les problèmes favoris des explorateurs de l'Afrique centrale, au XIX^{me} siècle, ont été et sont encore ceux qui concernent l'hydrographie du continent. Pour le Soudan en particulier, le Niger étant la grande artère par laquelle on pourra y pénétrer, toutes les parties de son cours sont étudiées avec ardeur. Grâce aux travaux de Mungo Park et de ses successeurs, l'obscurité dont il est demeuré longtemps enveloppé s'est dissipée peu à peu. Cachée dans un repli de la chaîne des monts de Kong, la région des sources n'a pas été la dernière à attirer l'attention des voyageurs. Il y a cinquante ans, le major anglais Saving, et en 1869 M. Winwood Reade, partis tous les deux de Sierra Leone, essayèrent de les découvrir, mais ils furent obligés par les mauvaises dispositions des indigènes de renoncer à les atteindre. Dès lors aucune tentative analogue n'avait été faite, lorsque cette année même M. Verminck, de Marseille, après avoir étudié le problème, choisit pour le résoudre un Suisse représentant de sa maison à Rotombo (Sierra Leone), M. Zweifel, et un autre de ses employés en Afrique, M. Moustier. Notre dernière livraison annonçait qu'ils avaient réussi ; voici maintenant quelques détails complémentaires, empruntés à la *Revue scientifique et littéraire*.

Connaissant les difficultés rencontrées par les précédents voyageurs, M. Verminck ne négligea rien de ce qui pouvait assurer le succès de son expédition, et il pourvut MM. Zweifel et Moustier de tout ce qui était nécessaire : cartes, livres, instruments de précision, marchandises d'échange et instructions remarquables par leur sagesse. Tout en poursuivant l'objet de leur mission, ils devaient étudier, au point de vue commercial, les ressources des contrées qu'ils parcourraient, soit qu'ils revinssent directement à Sierra Leone, soit qu'au retour ils suivissent